

> Trois remarques. D'abord, les savants qui ont participé au nouveau discours sur la réanimation, un peu plus de vingt ans plus tard, n'ont pas cité Diereville – et pour cause, Bourguet, le premier d'entre eux, parlait de souffler de l'air. Ce fut Réaumur qui ajouta le tabac, en 1740, sans expliquer pourquoi d'ailleurs. Ensuite, le témoignage de Diereville est visiblement indirect: il rapporte quelque chose qu'on lui a raconté, qu'il n'a pas vu de ses yeux. Enfin, ce témoignage n'est corroboré ni par une autre source ni par l'ethnographie. Bref, en d'autres termes, la recherche de l'origine de l'insufflation alvine aboutit à des informations incohérentes. Comment articuler une tradition européenne floue (souffler de l'air dans l'anus des mort-nés ou des noyés), attestée avant la découverte des Amériques, et l'«observation» isolée de Diereville?

« SOUFFLE LY AU CUL, AU CUL, ET TE LA RÉCONFORTE »

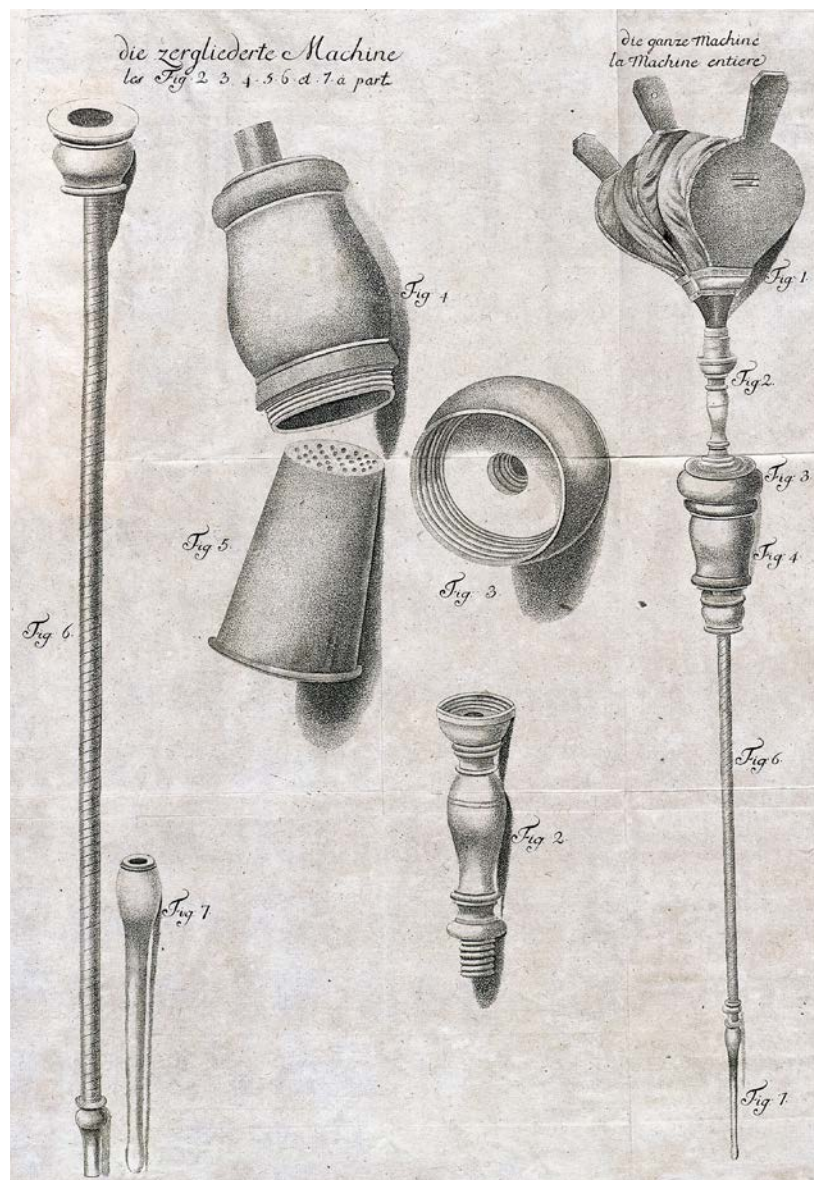
La question simple «d'où est venue l'idée de souffler dans le derrière pour réanimer?» reste ainsi sans réponse satisfaisante. Pourquoi un tel succès et une telle longévité? Pourquoi la proclamer meilleure méthode? Pourquoi souffler dans les intestins et non pas, disons, dans l'oreille? L'exploration des textes médicaux et plus généralement savants n'apporte aucun indice fiable, bien au contraire. À un tel stade de l'enquête, la recherche dans d'autres registres n'est plus seulement légitime: elle est nécessaire.

Mais où chercher? On pourrait commencer par les gestes du retour à la vie dans la religion, dans la littérature, etc. Dans le champ religieux, il y a bien des résurrections, mais il s'agit de miracles, marqués par des paroles («lève-toi et marche») sans geste ou presque. Pour trouver des gestes applicables, c'est un tout autre registre qu'il faut aborder. À la fin du ^{xvii}^e siècle (soit avant le développement de la réanimation), dans l'opéra parodique *Arlequin Phaeton* et dans la tradition de la *Commedia dell'Arte*, un Esculape comique parlant italien ressuscite Phaeton en lui soufflant dans le derrière avec un soufflet. Un tel exemple en soi ne démontre rien, mais il nous entraîne sur un autre terrain, celui du carnaval. Et ce terrain se révèle étonnamment fécond – bien plus que les textes médicaux.

Vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, à Rouen, un «abbé des Cornards», c'est-à-dire le président d'une confrérie carnavalesque, publia un recueil de proverbes locaux. L'un d'eux, apparaissant dès la première page, mentionne un berger trouvant sa brebis morte: «Souffle ly au cul, au cul, et te la reconforte» – comprenez: «te la ressuscite». La plupart des locutions (souvent graveleuses) de cet ouvrage ont disparu, mais celle du berger existait encore, sous une forme très proche, dans la Haute-Marne du ^{xix}^e siècle. L'époque où l'abbé des cornards

À partir des années 1760, avec la multiplication des sociétés de secours aux noyés dans les principales villes européennes, les machines «fumigatoires» se sont développées (ci-dessous celle adoptée par la première de ces sociétés, celle d'Amsterdam, achetée par la ville de Berne), permettant d'administrer rapidement l'insufflation anale de fumée de tabac – comme les défibrillateurs se rencontrent de plus en plus dans les lieux publics de nos jours.

compilait les dictons rouennais suit de peu celle où Rabelais fit de Gargantua, Pantagruel et Panurge des personnages de romans, repris dans la même veine par d'autres auteurs. L'un d'eux, dans *Les Navigations de Panurge* (1537), narre comment le compagnon de Pantagruel débarque sur une île merveilleuse. Y coulent fleuves de lait et de vin, notamment la meilleure malvoisie imaginable. Mais l'île n'est habitée que par des hommes. Comment survit cette civilisation, demande Panurge? La réponse est simple: ces hommes ont trouvé le moyen de vivre éternellement. Lorsqu'ils arrivent en fin de vie, on les noie d'abord dans un tonneau de malvoisie. On les fait ensuite sécher au soleil, puis on les réduit en cendres, que l'on pétrit avec du blanc d'œuf et de l'argile. On dispose cette pâte dans un moule de forme humaine et, une fois qu'ils sont «bien imprimés», on place dans leur derrière un



chalumeau, «leur souffle lon au cul, et à force de leur souffler lon leur inspire vie». Ils sont ainsi assurés de vivre éternellement.

Il s'agit là de quelques exemples parmi d'autres, tous mettant en scène une résurrection comique ou située dans un autre monde, au-delà des mers – comme celle d'un chien à Lagado sous les yeux de Gulliver. Cette récurrence nous invite à voir ce motif non pas comme l'invention d'un auteur, mais comme un trait culturel plus vaste. Dans cet esprit, les rites du carnaval lui-même nous offrent un indice crucial. Pendant le carnaval ou lors des mariages, il arrive que l'on joue une danse comique dite «du barbier». Un barbier armé d'un faux rasoir en bois tue accidentellement l'un de ses clients. Cherchant le moyen de le ressusciter, il finit par y parvenir en prenant un tuyau... et en lui soufflant au cul.

LA DANSE DU BARBIER ET LE CONTE DE JEAN CORNECUL

La ressemblance de la pantomime avec la pratique de réanimation est frappante, mais l'existence d'un tel rite n'est réellement précieuse que s'il est possible de le situer avant la méthode réanimatoire, et indépendamment d'elle. C'est heureusement ce que nous permet de faire la présence, à l'identique, de cette danse du barbier dans des zones très reculées, enclavées et éloignées les unes des autres en Europe. On la découvre ainsi à la fois en Kachoubie (la Suisse polonaise, comme on l'appelle là-bas, une petite région montagneuse émaillée de lacs, avec son propre dialecte et une très forte autonomie culturelle) et dans le Pays basque espagnol. Ces deux entités séparées d'un millier de kilomètres, n'ayant *a priori* aucune connexion linguistique ou culturelle, connaissent donc exactement le même rite, sous le même nom.

Cette remarquable identité atteste bien l'existence d'un motif culturel très ancien et répandu, relevant du carnaval et liant la geste que nous poursuivons à une symbolique explicite de résurrection. Cette dimension est confirmée par un conte particulier (connu aussi dans plusieurs régions d'Europe) mettant en scène le personnage de «Jean Cornecul», un paysan malicieux qui trompe un riche adversaire, notamment en lui vendant un soufflet ou une corne qui aurait le pouvoir de ressusciter les morts – à ce stade, il n'est pas nécessaire de décrire comment.

La médecine du XVIII^e siècle aurait-elle donc pu, sans s'en rendre compte, réadapter un geste du carnaval? La chose est d'autant plus probable que cette enquête apporte un éclairage inattendu sur les autres étrangetés du discours sur la réanimation. L'usage de l'urine ou du fumier se retrouve aussi dans le carnaval. De même, les cigognes hibernant sous l'eau sont un motif apparenté à la culbute du carnaval, qui fait passer de l'hiver au printemps. Mieux: cet angle rend

compte de l'incohérence que représentait le récit sur les Amérindiens. Dans la région francophone d'où il provient, nous savons que le conte de Jean Cornecul était présent, de même que la danse du barbier – aussi appelée «danse du sauvage», et dans laquelle un personnage déguisé en Indien joue le rôle de la victime ou du réanimateur. De toute évidence, le témoignage de Diereville relevait d'une culture orale d'origine européenne. Tout ce qui semblait incohérent dans le discours scientifique du XVIII^e siècle se révèle ainsi fermement cohérent – mais à un niveau symbolique.

Il ne s'agit ici que d'un aperçu des rencontres qui ont étayé mon enquête, mais il illustre comment, pour développer la réanimation, les savants des Lumières ont puisé l'inspiration hors de la science, dans des traditions orales. Pour inventer quelque chose de nouveau, pour repousser les limites du pensable, le concours du culturel était ici nécessaire – une déclinaison de ce que Paul Feyerabend a nommé la «contre-induction». Selon l'épistémologue autrichien, la science ne peut avancer qu'en adoptant des pré-supposés gratuits allant à l'encontre des conceptions dominantes ou de l'observation directe. Cela entraîne l'expérimentation dans des directions pas forcément plus vraies, mais encore inexplorées. En donnant à la réanimation sa pratique phare au XVIII^e siècle, les représentations carnavalesques ont *de facto* joué ce rôle.

On pourrait tirer la conclusion rassurante qu'il s'agit là d'une spécificité du XVIII^e siècle, située entre la médecine clinique rationnelle et l'héritage médiéval. C'est une possibilité. Mais ce n'est ni la seule ni peut-être forcément la plus enrichissante. S'agit-il d'un phénomène unique et spécifique, ou bien d'un cas où ce lien entre science et culture nous est simplement plus visible? Pas plus qu'hier, les idées d'aujourd'hui ne naissent à partir de rien. ■

LES PREMIÈRES PRATIQUES DE RÉANIMATION DES NOYÉS

Déshabiller le noyé

Le couvrir d'une chemise, parfois également d'un bonnet

Le rouler sur (ou dans) un tonneau

Frotter ses membres avec des linges

Lui faire avaler de l'urine chaude ou de l'alcool

Le recouvrir de cendres ou de fumier (sauf la tête)

L'envelopper dans une peau de mouton fraîchement écorché

L'allonger dans un lit entre deux personnes nues

Le saigner (préférentiellement à la jugulaire)

Stimuler ses narines (sternutatoires / plume)

Souffler fort dans sa bouche

Souffler fort dans ses poumons via une trachéotomie

Insufflation alvine de fumée de tabac

BIBLIOGRAPHIE

A. Serdeczny, **Du tabac pour le mort. Une histoire de la réanimation**, Champ Vallon, 2018.

M. Vovelle, **La mort et l'Occident de 1300 à nos jours**, Gallimard, 2000.

C. Milanesi, **Mort apparente, mort imparfaite. Médecine et mentalités au XVIII^e siècle**, Payot, 1991.

P. Feyerabend, **Contre la méthode**, Seuil, 1979.